



LES MODES PARISIENNES.

*Robe brodée de M^{me} Payan, rue Vivienne, 13. — Chapeau de M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3 bis.
 Fleurs de Willery, élève de Botton, rue de Menars, 5. — Mantelot et visite de M^{me} Couchoual,
 rue Vivienne, 38. — robe de soie, façon de M^{me} Obiery, boulevard Montmartre, 15. — Souliers de satin
 et bottines du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24. — Parfums Guertain, rue de la Paix, 11.*



LE MONDE

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. — MAGASINS A LA MODE. — LE CIGARE (4^e et dernière partie), par MARIE AYCARD. — A PROPOS D'UNE BEUYÈRE ROSE, par SMOKE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE PARISIENNE. — DEUX ILLUSTRÉS.

MODES ET FASHIONS.



LA semaine dernière a été toute à la mode : les questions littéraires, et même les questions politiques, ont dû lui céder le pas ; il fallait se promener,

respirer l'air tiède du printemps. Il y avait si long-temps qu'on n'avait senti la chaleur du soleil, que chacun l'a fêté à sa manière : les jeunes gens en montrant leurs ridicules petits chapeaux pointus et leurs habits-vestes ; les poètes en chantant la verdure et les fleurs ; les vieillards, qui vivent de souvenirs, ont dû répéter ces vers de Parny :

Printemps ! été, doux matin de l'année,
Console-nous de l'hiver des hivers...

Les femmes... se sont faites belles avec tous les

charmants châffons nouveaux : c'est aussi de la poésie, et cette manière de fêter la saison n'est pas la moins ingénieuse.

Comme aspect général, les toilettes présentent peu d'aspects neufs ; il faut plutôt chercher les modes nouvelles dans les détails, tant e qu'on en peut dire : les nouvelles modes et des ces pour robes, mantelets et visites, une grande variété dans la coupe et les garnitures de ces visites. Plus de formes-capotes que de chapeaux ; cependant quelques femmes très-élégantes essaient de faire adopter une nouvelle forme évasée assez semblable au chapeau des petites filles nommé Gipsy, seulement un peu moins long du derrière. Nous en avons vu plusieurs, un entre autres porté au spectacle par une très-jolie personne ; mais, puisque nous parlons de l'aspect général de la mode, il ne faut pas compter ce dernier genre de chapeau, qui n'est encore qu'une exception. — Beaucoup de grands volants de dentelle noire, et l'écharpe pareille comme complément de toilette ; des volants découpés aux robes de soie, et des devants de robe brodés en tablier avec des fleurs au passé mêlé de crochet, la broderie dans les deux ou trois nuances des étoffes ; des revers festonnés à triple feston plat, avec ou sans boutons au milieu (notre feuille de patron contient le modèle de ce feston) ; de même que la broderie citée plus haut, le feston si la robe est rayée de deux couleurs, peut se varier aussi en deux nuances, en faisant passer au milieu de la nuance la moins dominante.

On porte autant de chapeaux de paille à jour que de chapeaux en large paille cousue, et de même ils sont garnis de fleurs mélangées de lon-



LES MODES PARISIENNES.

Robe brodée de M^{me} Bayan, rue Vivienne, 13. — Chapeau de M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3 bis.
Fleurs de M^{me} Gillery, élève de Batton, rue des Menars, 3. — Mantilet et visite de M^{me} Combonval,
rue Vivienne, 33. — robe de soirée, façon de M^{me} Obiery, boulevard Montmartre, 15. — Souliers de satin
et bottines du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24. — Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS A LA MODE. — LE CIGARE (4^e et dernière
partie), par MARIE AYCARD. — A PROPOS D'UNE
BRUYÈRE ROSE, par SHARP. — CAUSERIES. — CHRO-
NIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LA semaine dernière a été toute à la mode : les questions littéraires, et même les questions politiques, ont dû lui céder le pas ; il fallait se promener, respirer l'air tiède du printemps. Il y avait si long-temps qu'on n'avait senti la chaleur du soleil, que chacun l'a fêté à sa manière : les jeunes gens en montrant leurs ridicules petits chapeaux pointus et leurs habits-vestes ; les poètes en chantant la verdure et les fleurs ; les vieillards, qui vivent de souvenirs, ont dû répéter ces vers de Parny :

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers...

les femmes.... se sont faites belles avec tous les

charmants chiffons nouveaux : c'est aussi de la poésie, et cette manière de fêter la saison n'est pas la moins ingénieuse.

Comme aspect général, les toilettes présentent peu d'effets neufs ; il faut plutôt chercher les modes nouvelles dans les détails ; voici ce qu'on en peut dire : les couleurs claires et douces pour robes, mantelets et visites ; une grande variété dans la coupe et les garnitures desdites visites. Plus de formes-capotes que de chapeaux ; cependant quelques femmes très-élégantes essaient de faire adopter une nouvelle forme évasée assez semblable au chapeau des petites filles nommé Gipsy, seulement un peu moins long du derrière. Nous en avons vu plusieurs, un entre autres porté au spectacle par une très-jolie personne ; mais, puisque nous parlons de l'aspect général de la mode, il ne faut pas compter ce dernier genre de chapeau, qui n'est encore qu'une exception. — Beaucoup de grands volants de dentelle noire, et l'écharpe pareille comme complément de toilette ; des volants découpés aux robes de soie, et des devants de robe brodés en tablier avec des fleurs au passé mêlé de crochet, la broderie dans les deux ou trois nuances des étoffes ; des revers festonnés à triple feston mat, avec ou sans boutons au milieu (notre feuille de patron contient le modèle de ce feston) ; de même que la broderie citée plus haut, le feston, si la robe est rayée de deux couleurs, peut se varier aussi en deux nuances, en faisant celui du milieu de la nuance la moins dominante.

On porte autant de chapeaux de paille à jour que de chapeaux en large paille cousue, et de même ils sont garnis de fleurs mélangées de lon-

gues herbes ; beaucoup , et ces derniers sont en grande faveur , sont ornés d'un bouquet de coquelicots et de bluets , auquel on ajoute souvent des pâquerettes ; le tout entouré de longues herbes jaunes : ces fleurs semblent ainsi au milieu de blé qu'un beau soleil d'août a mûri. Un bouquet formant petit saule est souvent composé d'avoine et d'épis jaunes ; souvent aussi ce sont des fleurs en paille entourées d'herbe jaune et d'avoine. Les rubans couleur paille vont bien avec ces genres de garniture. Pour les capotes de crêpe et de tulle , on les voit ornées de marabouts mouchetés , c'est-à-dire que des petits bouts de plumes mates sont noués de loin en loin aux brins de marabouts , ce qui produit un assez joli effet ; un seul de ces marabouts suffit pour la garniture d'un chapeau. On remarque encore de petits saules en plumes de toutes nuances dont les bouts sont ou paraissent en paille. Ces plumes pourraient encore s'appeler mouchetées de paille ; elles sont principalement vues sur les chapeaux en paille de fantaisie. Les fleurs posées en touffes de chaque côté des capotes de crêpe ont assez de succès ; cependant celles posées en grappes d'un seul côté imitant la forme d'un petit saule en ont encore plus. Quant au mantelet dont nous avons déjà parlé dans notre précédent Numéro , mantelet de soie très-petit , mais garni d'une dentelle de cinquante centimètres de hauteur , nous le classerons aussi dans les modes exceptionnelles ; ce sera le mantelet des grandes élégantes. Pour la demi-toilette , la visite sera de même adoptée par les élégantes ; mais elle conviendra à tous les âges , à toutes les fortunes et à toutes les toilettes : c'est un véritable succès de *pont-neuf* ; on sait du reste que ce ne sont pas les moins enviés.

Quant aux façons de robe , nous avons déjà indiqué les changements qui s'étaient opérés : plus de basquines par-devant ; les corsages des robes de soie justes et quelquefois ouverts du bas *en gilet* , les manches fermées du bas. Pour les robes légères , telles que barége , mousseline de soie ou tarlatane de couleur , les corsages très-foncés , les manches presque justes du haut et larges à partir du coude , pour être froncées au bas sur un pognet. Il ne nous reste plus qu'à constater la vogue des mousselines de soie , ou plutôt à la prédire , car jusqu'à présent il y en a plus dans les magasins que dans la toilette des femmes ; mais , vienne les beaux jours de mai , l'on verra que , sans avoir la seconde vue de mademoiselle Lenormand , nous avons prédit juste.

La mode des voitures reste assez stationnaire : les américaines pour la promenade , et les broughams pour les courses en ville , restent en faveur parmi les jeunes gens.

La calèche à deux fonds égaux est très-élégante et toujours à la mode : elle est destinée à être menée *for in hands* ou à la d'Aumont ; dans

ce cas les domestiques sont à cheval ou assis près du cocher , mais jamais derrière.

On choisit assez volontiers les couleurs des voitures dans les émaux des armoiries , et souvent aussi les mêmes couleurs que celles des livrées , lorsque cela est possible ; mais on comprendra qu'avec une livrée argent et gueules on ne saurait avoir un carrosse des mêmes couleurs : alors on consulte les couleurs de l'écusson. Les chevaux anglais sont , comme toujours , préférés pour les équipages de luxe.

Quant aux livrées ordinaires , elles ont leur saison bien marquée. Voici les redingotes d'un bleu vif qui remplacent la longue redingote noisette d'hiver battant les talons ; celle-ci est , au contraire , assez courte , et doit être portée avec une culotte de velours blanc côtelé et des bottes plissées et à revers , des gants blancs et un chapeau rond bordé d'un large galon.

La livrée en habit se compose encore d'un chapeau rond bordé d'un large galon ; d'un habit de drap garni de boutons de métal : il est à col droit montant et sans revers ; d'un gilet rouge à basques en panne bordée de galon jaune ; d'une culotte noire aussi en panne , et de grandes guêtres de peau couleur noisette finissant au-dessous du genou.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille de riz orné d'une plume. Robe de barége , écharpe de tarlatane. Capote de crêpe ornée de feuillage de cresson et de fleurs. Visite de mousseline brodée. Robe de pékin rayé garni de galons de soie mate.

Au numéro de ce jour (n° 164) , devait être jointe la gravure n° 164. — Le graveur chargé de ce travail ayant manqué à ses engagements , nous sommes forcé d'intervertir l'ordre de nos dessins et de donner aujourd'hui le n° 165 ; au numéro prochain sera joint le n° 164.

PATRONS.

— Capote , forme chapeau. La dentelle fait bavolet.

— — — Chapeau-capote en paille de riz.

. Chapeau-capote en pou-de-soie , orné d'une plume saule et de blonde formant bavolet derrière.

Larges dents de loup pour festonner des volants sur barége ou mousseline de soie.

On comprendra que pour le feston , de même que pour celui qui se compose de trois rangs , nous ne présentons ici qu'un modèle de grandeur naturelle ; car l'étoffe n'étant pas — ou pas assez transparente , il faudra en faire le dessin sur l'étoffe même.

Le triple feston , ainsi que l'indique la jupe dessinée sur notre feuille de patron , diminue de largeur en se rapprochant de la taille.

On peut le continuer sur le corsage , toujours en forme de revers , étroit à la taille , s'élargissant à mesure qu'il monte sur la poitrine et allant s'arrêter sous la couture du dessus de l'épaule.

MAGASINS A LA MODE.

Nous avons aujourd'hui une vraie bonne fortune à annoncer pour les parures d'été, les matinées dansantes, les soirées des eaux, et même pour tout ce qui se rattache à la toilette; c'est un nouveau tulle d'une légèreté extrême, aussi clair que le plus beau fonds de bruxelles, mais qui a des petits fils distancés, disposés de manière à former des bouillonnés de toute grandeur. Aussi, quelle mine féconde pour faire des robes presque couvertes de bouillonnés, des berthes, des pèlerines, des fichus et des petites manches de toutes formes! Cette jolie nouveauté s'appelle tulle Payan, du nom de sa créatrice. Déjà madame Payan en a fait faire des robes et une multitude de gracieuses fantaisies. Nous ne vous dirons pas comme tout cela est joli, car on connaît le goût de madame Payan pour varier à l'infini une création nouvelle, et cette dernière se prêtera admirablement à tous les caprices de son imagination. Les visites brodées et les mantelets de madame Payan ont grand succès, parce qu'elle leur a donné des aspects nouveaux. Ses fichus à basquines sont aussi en grande faveur, c'est le complément indispensable d'une toilette composée d'une robe de barège ou de mousseline de soie.

Si les magasins de Violard sont plus que jamais en vogue, c'est qu'il faut de la dentelle sur toutes les toilettes, robes de soie garnies de hauts volants en dentelle, écharpe de dentelle, garniture de mantelets ou de visites. En dentelle blanche, c'est une pèlerine ou un petit col de point d'Angleterre ou point d'Angleterre, avec les manchettes pareilles, devenues indispensables, puisqu'on reprend les manches fermées du bas, et les garnitures de mouchoirs et les petits bonnets, les voilettes. Nous ne parlerons pas de l'hiver, puisqu'il est passé, mais que de beaux volants d'Angleterre ou d'application sont sortis des magasins de Violard! C'est qu'aussi on trouve peu de maisons qui offrent un plus grand choix dans tous les genres de dentelles.

Mayer vient d'envoyer à un pair d'Angleterre, lord G..., ses plus merveilleux articles, c'est-à-dire quatre douzaines de cravates, dont une douzaine en batiste Joinville, brodée à chaque coin avec un luxe princier; les autres étaient satins, velours, reps, damas, taffetas brochés; mais ce qui était surtout remarquable dans cet envoi, c'était une douzaine de chemises dont la plus chère était de 140 fr. Les devants étaient brodés, soit en plastrons, soit à colonnes, mêlés de points d'armes et plumetis du plus beau travail qui se puisse voir. Ensuite venaient douze douzaines de paires de gants, comme il n'y en a que chez Mayer.

LE

CIGARE.

(SUITE ET FIN.)

— Don Tadeo! dit Léon, ton empoisonneur!

— Celui de Georges, mon ami, et tu ne devinerais jamais dans quelle intention don Tadeo de La Cueva souhaitait notre présence?

— Ma foi! non, répondit Léon. A moins qu'il n'eût encore quelque cigare à te donner.

— Il voulait épouser Justine, reprit Maurice. La pauvre femme n'avait jamais vu celui qui l'avait privée de son mari, et, presque cachée derrière moi, elle attendait avec anxiété le résultat d'une visite aussi extraordinaire: elle voyait entre deux draps sales une figure vieille, ridée, et deux yeux brillants à demi cachés sous des mèches de cheveux gris.

« — Monsieur de Ménars, me dit le mourant, me pardonnez-vous?

» Je pris Justine par la main, et lui fis faire un pas en avant:

« — Ce n'est pas moi que votre crime a frappé, lui dis-je, c'est cette femme, à qui vous avez enlevé son mari; demandez-lui si elle vous pardonne?

« — Oh! pour elle, reprit don Tadeo, comme si ce qu'il allait proposer était la chose du monde la plus simple, elle me pardonnera, parce que ce n'était pas son mari que je voulais atteindre; vous savez bien que je ne l'avais jamais vu, et que je n'avais nulle raison de lui en vouloir; j'ai d'ailleurs une réparation à lui offrir.

« Le prêtre alors prit la parole: il nous parla d'abord de l'oubli des injures: du Christ, qui, sur la croix, pardonna à ses bourreaux; il nous dit ensuite que l'état où était réduit don Tadeo ne venait d'aucune maladie qu'un médecin pût guérir, mais qu'il mourait du remords de son crime. Dieu, devant lequel le coupable allait paraître, pardonnerait, sans doute, à un repentir sincère, pourquoi la créature serait-elle moins miséricordieuse que le Créateur? Cependant, la seule preuve que pût donner don Tadeo de la sincérité de son repentir, c'était de réparer, autant qu'il était en lui, le mal qu'il avait fait, et, pour cela, il offrait à la femme qu'il avait privée de son mari sa fortune et sa main.

« — Et, ajouta le prêtre, il ne faut pas que la veuve Dutillet frémissse et craigne de donner sa main à l'assassin de son mari; c'est l'intention seule qui fait le crime et non pas le hasard d'un accident imprévu. Don Tadeo n'est pas l'assassin de Georges Dutillet, il est seulement celui de M. de Ménars. L'offre qu'il fait, d'ailleurs, au moment de mourir, a pour seul but de laisser son bien à une femme dont il a occasionné le veuvage.

» Si ce raisonnement n'était pas juste, et peut-être l'était-il, du moins il était spécieux. Le confesseur de don Tadeo ne nous laissa pas ignorer qu'il s'agissait d'une fortune de huit à neuf millions, et je comprenais parfaitement moi-même que le mariage *in extremis* que demandait don Tadeo n'aurait d'autre effet que d'enrichir Justine.

— Il n'a pas deux jours à vivre, me dit à voix basse le confesseur.

» Il est des actions que le cœur réproouve, quoique l'intérêt les commande; il ne m'appartenait pas de trancher cette grave question, Justine était là, c'était à elle à se prononcer.

» Quand la pauvre femme comprit qu'elle était en face de l'empoisonneur de son mari et qu'elle entendit la proposition qui lui était faite, je ne sais pas si, comme le Christ, elle pardonna au coupable, mais je vis son cœur se soulever, sa figure s'altérer, ses lèvres blanchir.

— Moi! dit-elle, épouser cet homme! jamais! jamais! Ah! monsieur, j'étouffe, tirez-moi d'ici.

» Et elle m'entraîna loin du mourant, auquel je n'eus que le temps de dire :

— Mourez en paix; si mon pardon peut calmer votre conscience, je vous pardonne.

» Je ramenai chez moi Justine mourante. Elle venait de refuser neuf millions!

» Don Tadeo fit son testament immédiatement après notre départ. Il mourut dans la nuit. Malgré le refus de Justine et l'horreur qu'elle avait manifestée en sa présence, il lui a laissé trois millions; le reste de son riche héritage est allé à des neveux ses héritiers naturels.... Voilà, mon ami, ajouta Maurice en finissant, voilà mon histoire. Comme je te l'ai dit, je dois ma femme à un cigare, et, si tu épouses Justine, ce sera encore un cigare empoisonné qui t'aura donné la tienne et trois millions.»

— Trois millions! dit Léon, c'est quelque chose; mais je parie que ta mauvaise grâce à pardonner à ce vieux coquin de la Cueva a empêché Justine de l'épouser; sans toi, elle aurait huit ou neuf millions. Tu m'as ruiné, mon cher Maurice, par ta délicatesse.

M. Léon de La Roque croyait déjà tenir la fortune du Havonais; et, sans égard pour l'arbre généalogique de sa famille, mettant de côté tout respect des convenances sociales, le gentilhomme n'aspirait qu'à donner son nom à la femme de chambre. La beauté de Justine, ses qualités, dont Maurice avait fait un si grand étalage, le touchaient peu.... Trois millions! la jeune veuve avait trois millions! Ces deux mots fascinés tintaient à son oreille et jetaient dans son esprit des hallucinations irrésistibles. Il bénissait le hasard qui lui avait fait rencontrer son ami; il remerciait sa bonne fortune qui avait permis que Maurice s'ouvrit à lui; il avait hâte de finir cet

interminable déjeuner, que Maurice semblait allonger à plaisir; il voulait quitter la Maison-Dorée, quitter Paris et prendre le chemin de cette maison de campagne où il aurait l'avantage d'être présenté à madame de Ménars et le bonheur de voir Justine.

— Allons donc, Maurice, dépêchons-nous; n'as-tu pas dit que tu avais hâte de rejoindre ta femme?

— Sans doute, mais elle ne m'attend que ce soir, et nous n'allons que jusqu'à Fontenay; nous avons le temps.

— Toi, c'est possible; mais moi, c'est différent: songe donc qu'on peut m'enlever...

— Qui, Justine?

— Et oui; un autre n'a qu'à se présenter?

— C'est vrai; mais, mon ami, j'ai regret d'avoir parlé...

— Pourquoi cela?

— C'est que je crains...

— Que Justine ne veuille pas de moi?

— Ce n'est pas cela; je crains qu'après avoir épousé Justine, tu ne te repentes de ce mariage.

— Moi! jamais, mon ami.

— Songe donc, la femme de chambre de ma femme...

— Trois millions, Maurice!

— Justine, qui, depuis quatre ans, coiffe ma femme, qui la lace et qui la délace?

— Trois millions!

— J'entends bien, cela est fort agréable, fort séduisant, cela fait cent cinquante mille livres de rente; mais enfin tu es gentilhomme, et la mésalliance est singulière, pour ne pas me servir d'un autre terme.

— Trois millions! répétait le Tourangeau.

— Je comprends, cela paraît répondre à tout; mais une fois ton avarice satisfaite...

— Mon avarice? dit Léon.

— Oui, ton avarice, répondit Maurice; je me sers du mot propre: une fois ton avarice satisfaite, ta vanité reprendra le dessus, et tu reprocheras à ta femme d'avoir mis des papillotes à la mienne.

— Jamais.

— Je te connais, dit encore Maurice, tu es vaniteux, fier de l'avantage de ta naissance, tu as des préjugés.

— Moi, des préjugés! Dieu m'en garde, entre les hommes, mon ami,

Ce n'est pas la naissance,

C'est la seule vertu qui fait la différence.

— Puisque tu penses ainsi, dit Maurice, partons.

Ils arrivèrent peu de temps après à Fontenay; M. Léon de La Roque fut présenté à madame de Ménars; il la trouva si belle que le crime commis par don Tadeo lui parut vraisemblable; mais la beauté d'Hélène elle-même n'aurait pas pu captiver entièrement l'avidement gentilhomme; ses yeux



cherchaient Justine, sa bouche s'ouvrait pour la demander. La riche veuve ne se fit pas attendre long-temps, elle ouvrit la porte du salon et entra les yeux baissés, la rougeur au front et le sourire sur les lèvres; il parut à M. Léon de La Roque qu'elle remplissait toujours ses fonctions auprès de sa maîtresse, car elle avait encore le costume de l'emploi, le bonnet rond et le tablier blanc à poches: c'était une figure angélique, douce, gracieuse, et qui ne manquait pas de distinction; mais ce qui fut moins agréable à M. Léon de La Roque que l'apparition de Justine, ce fut sa compagnie: Justine conduisait par la main un beau garçon, la figure ouverte, l'œil bien fendu, et qui, avec l'aisance de Frontin et la grâce timide de Léandre, tenait à la main qu'il avait libre un chapeau de livrée.

— J'ai attendu la rentrée de monsieur, dit modestement Justine, pour lui demander une grâce.

— Et laquelle, mon enfant? dit Maurice.

— Celle d'épouser Jérôme, le cocher de M. le comte de K*** dit-elle en faisant faire à Jérôme un pas en avant.

— Vous n'avez pas besoin de ma permission pour vous marier, Justine; vous êtes libre; mais j'avais à vous parler en faveur d'un ami.

— Qui aurait épousé la pauvre femme de chambre pour ses trois millions, dit Justine; tandis que Jérôme m'aime depuis long-temps, et qu'il a demandé ma main bien avant que je fusse riche... Il est de la famille de Georges et un peu son parent... Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble?

— Si l'on pouvait mettre les millions d'un côté et Justine de l'autre, monsieur, dit Jérôme d'une voix franche et élevée, je laisserais l'argent pour courir à la femme.

— Très-bien, mes enfants; mariez-vous, s'écria Maurice.

— Et moi donc, tu m'oublies? lui dit tout bas Léon.

— Mon Dieu, non, je te préserve d'une mésalliance, et je garantis Justine d'un mauvais mariage.

La jeune femme de chambre épousa celui qu'elle aimait, et M. Léon de La Roque regagna la Touraine en regrettant beaucoup les trois millions de Justine et un peu la jolie figure de madame Jérôme.

MARIE AYCARD.

A PROPOS D'UNE BRUYÈRE ROSE.

Oui, dis-je à mon ami, les fleurs, comme toutes les œuvres de la création, ont leur éloquence. La religion en couvre les autels; naguère elle en couvrait les rues, lors de ces impos-

santes processions de la Fête-Dieu, quand le prêtre portait le Saint-Sacrement au milieu des rangs pressés des fidèles. La fleur d'oranger n'est-elle pas la parure de la jeune vierge, celle que la mère attache aux cheveux de sa fille le jour de son mariage, ou dépose sur son cercueil comme un dernier bouquet d'adieu au moment de s'en séparer pour jamais! Voyez dans les cimetières ces bosquets embaumés entretenus avec un soin pieux, et dont les branches abritent aux derniers feux du jour une douleur muette agenouillée. Cet arbuste a été apporté par un père dont les larmes ne tariront plus; ce pauvre bouquet qui va se flétrir au froid de la pierre, c'est un souvenir du pauvre, c'est le cri *à revoir* jeté par une fille à sa mère qui l'attend. Il est dans certaines parties de la France un jour consacré aux fleurs des tombeaux. Dans le pays basque, les familles se réunissent le samedi, et vont prier chacune sur la pierre qui recouvre les siens. Puis les fleurs sont soigneusement visitées; celles que le temps a flétries sont remplacées, et tous ces petits bois à travers lesquels se promène le voyageur étonné sont vivants et frais comme le souvenir qui les a plantés. La première fois que j'assistai à ce spectacle, je sentis mes larmes couler, je l'avoue: ce fut dans le cimetière de Mauléon, au milieu d'une vallée ravissante, sous les rayons empourprés d'un soleil des Pyrénées qui teignait les sommets des montagnes de toutes les couleurs du prisme, que je vis les femmes basques, la tête cachée dans leurs capulets rouges bordés de noir, s'agenouiller dans leurs jardins funèbres, et visiter avec amour leurs nids de rosiers. Jamais peuple ne me parut pratiquer plus saintement la religion de la mort. Il y a souvent toute une histoire dans un pot de fleurs.

J'ai eu de tout temps, continuai-je, un amour singulier pour la bruyère. Le feuillage en est si délicat, la fleur si légère! Puis elle est éminemment sociable; elle fait valoir tout ce qu'elle accompagne, s'harmonise avec toutes les couleurs. Rien n'est plus frais à côté d'une rose ou d'un camélia; rien n'est si gracieux dans les cheveux d'une jeune femme: je l'ai trouvée en abondance dans les montagnes, et j'en connais les nombreuses variétés; mais ce qui fait que je l'aime davantage encore, c'est qu'elle me rappelle une autre fleur que j'ai vue disparaître et que je regretterai toujours.

Il y a quatre ans, je contemplais à l'étalage d'une fleuriste la plus belle bruyère que j'eusse encore vue. C'était un délicieux petit arbre, haut, touffu et couvert de clochettes roses qui commençaient à s'entr'ouvrir, une charmante bruyère cylindrique.

Comme j'avais le bras pour la retirer du massif qu'elle dominait orgueilleusement, je sentis une petite main tremblante se poser sur la mienne;

je me retournai et me trouvai face à face avec une jeune fille de dix-sept ans, qui me dit avec une ravissante expression d'inquiétude et de désir :

« Si vous saviez comme j'en ai envie ! »

Comment la refuser ! c'était la fille d'un ami de vingt ans, une enfant que j'avais bercée sur mes genoux et qui n'avait plus de mère, une véritable tête de Greuze, blonde, fraîche et transparente.

« Vous la voulez parce que je l'ai remarquée, lui dis-je.

— Voilà cinq grosses minutes que je la regarde, me répondit-elle ; j'étais là avant vous, à côté de vous : mais vous étiez si absorbé, que vous ne m'avez pas aperçue, égoïste !

— Elle serait si jolie dans mon vase nouveau, fis-je en souriant.

— Elle serait si bien dans ma jardinière », reprit-elle.

Puis ajouta-t-elle avec une moue enfantine :

« Je la veux ! »

Et se reprochant cette vivacité, elle murmura avec une adorable expression de câlinerie :

« Est-ce que vous osez me la refuser ? »

Vraiment non, je ne le pouvais pas, je ne m'en sentais pas la force ; je pris la fleur avec précaution, je l'attirai doucement à moi pour ne pas la heurter aux branches de ses voisines, et, heureux du bonheur de cette enfant que j'aimais tant, je lui offris la bruyère.

Elle la prit en me jetant un regard de reconnaissance.

Mais en cet instant un vieux souvenir me frappa. Je me rappelai qu'à l'époque de sa première entrée dans le monde, je lui avais apporté une belle bruyère toute blanche, véritable symbole de cette âme angélique. La circonstance était solennelle, et je demandai pour la plante tous les soins qu'elle me paraissait mériter en raison de l'occasion et de l'amour-propre du donateur.

Malheureusement la gouvernante tomba gravement malade ; la pauvre enfant qui n'avait plus de mère, et qui reportait toute son affection sur son institutrice, passa les jours et les nuits à la soigner ; la bruyère fut négligée, dépérit et mourut, si bien que, comme je venais les voir un beau matin, j'aperçus dans la cour, flétrie et oubliée, la plante que j'avais offerte avec tant d'orgueil.

La franchise de la confession et la noblesse du motif firent pardonner le péché, mais je n'en conservai pas moins une petite rancune.

Cette rancune me revint au moment de lui offrir une autre bruyère ; et comme elle allait emporter la plante, je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Ayez-en soin au moins, et ne l'abandonnez pas comme la première.

— Vous n'êtes pas généreux, me répondit-elle ; n'est-ce pas vrai, ma bonne mademoiselle Mareuil, ajouta-t-elle en se tournant vers la gouvernante ?...

— Eh bien ! repris-je un peu honteux de mon ressentiment, promettez-moi de me céder la bruyère, quand vous ne l'aimerez plus.

— Je vous le promets, » dit-elle.

Je l'accompagnai jusqu'à sa voiture, je suivis un instant le petit signe d'amitié qu'elle m'envoya par la portière, et je m'en retournai tout pensif. Sans savoir pourquoi j'avais comme un pressentiment que la fleur rentrerait bientôt en ma possession, je me reprochai ce mouvement, que je pris pour l'expression de l'envie, et j'essayai de n'y plus penser.

Quelque temps après je quittai Paris ; je fus quinze jours absent, et, comme j'entrais le seizième au matin dans ma chambre, la première chose que j'aperçus fut la belle bruyère rose placée dans mon vase nouveau avec un petit crêpe noir noué autour de sa tige.

Au pied de la plante était déposé un billet cacheté de noir ; je le pris en tremblant et je lus :

« Je rends à mon ami Sharp la bruyère rose » qu'il m'avait donnée, je le prie d'en prendre » plus de soin que je ne fis moi-même pour ce le » qu'il m'apporta autrefois ; car c'est le dernier » souvenir que je pourrai lui offrir en ce monde, » et j'espère qu'il ne m'oubliera pas.

» LOUISE. »

— Mais c'est impossible, m'écriai-je, et je courus en hâte au faubourg Saint-Germain, qu'habitait la pauvre enfant. Je trouvai la gouvernante fondant en larmes, et le malheureux père, debout contre la cheminée, l'œil sec, égaré, ne voyant rien.

Autour de lui étaient les livres, les cahiers de musique, le métier de tapisserie de sa fille ; partout se retrouvaient ces petits riens qui disent : « Elle était là, » et vous rappellent au sentiment du vide, du vide affreux de la mort.

C'était donc vrai : voilà tout ce qui restait de dix-sept ans, de tant de grâces, de beauté et de douceur. En treize jours, une fièvre cérébrale l'avait emportée.

Le coup était trop fort pour ce malheureux père, qui avait déjà fermé les yeux d'une femme adorée et n'avait plus rien à aimer dans ce monde. Sa raison s'égara ; des soins éclairés et affectueux combattirent le mal, qui disparut enfin, mais auquel succéda une mélancolie que nulle distraction ne put dissiper.

« Voilà, dis-je à mon Hollandais, pourquoi j'aime tant les bruyères roses. »

Il me serra la main, et je vis une grosse larme sillonner lentement son visage : lui aussi il était père, et l'année précédente il avait perdu un en-

fant bien-aimé; dans mon égoïsme de conteur, je l'avais oublié.

Je lui pris vivement le bras, et cherchai à l'entraîner; mais il voulut m'offrir sa bruyère, que j'ai placée à côté de celle de la pauvre Louise.

SHARP.

Causeries.

* Nous n'avons plus qu'un goût, une passion, celle des fleurs; nous courons après elles comme de vieux zéphires.

Les fleurs sont partout: on en voit sur les toits, sur les balcons, sur les fenêtres, dans les cours.

On spéculé sur les jardins comme autrefois sur les montagnes russes. Vous verrez que bientôt chaque théâtre sera obligé d'avoir son jardin d'hiver et son jardin d'été en guise de foyer. Les Parisiens ne savent plus se promener et causer qu'entre deux rangs de fleurs.

Les femmes ne parlent plus maintenant que le langage des fleurs.

Il y a des professeurs qui vous apprennent à parler fleurs en vingt-deux leçons.

Il faut espérer que le livre de MM. Grandville et Taxile-Delord, intitulé *les Fleurs animées*, qui paraîtra bientôt chez l'éditeur Gonnet, contiendra d'utiles renseignements à cet égard. M. Taxile-Delord est bien capable de nous donner une charmante syntaxe des fleurs.

Pour suivre le mouvement général qui entraîne les esprits vers les fleurs, il paraît que les magasins de nouveautés vont se convertir en jardins. Allez acheter du calicot sur la coudrette!

Et pourtant c'est là le même peuple qui se moquait il y a quelque dix ans de Saint-Lambert, de l'abbé Delille, de M. de Fontanes, qui riait de Vertumne et Pomone, et qui haussait les épaules si quelqu'un par hasard venait à prononcer le nom de Flore.

Maintenant, pour être bien vu dans le monde, on exige deux choses avant tout: savoir valser à deux temps et composer des *sélams*.

On dit que M. Victor Hugo va publier prochainement un nouveau livre de poésie; il sera intitulé *les Saisons*.

M. de Vigny met en ce moment la dernière main à un poème qui aura pour titre *les Jardins*.

Il est fortement question de reprendre au Théâtre-Français *la Leçon de Botanique*, de M. Dupaty.

Combien cette mode durera-t-elle? Qui peut le savoir? Aujourd'hui les modes durent long-temps; rien ne vieillit, parce que tout est vieux. En attendant, les fleurs sont revenues, les jardins nous dominent, nous allons devenir un peuple d'horticulteurs.

Ce que les Hollandais faisaient seulement pour les tulipes, nous l'étendrons à toutes les fleurs.

Siècle innocent, siècle candide, siècle Pompadour, siècle à mettre en Géorgiques, permets-moi de te chanter ce léger article sur mes rustiques pipeaux!

* Ce matin mon portier, au lieu de monter mes journaux, s'amusait à remuer avec un bâton une substance noirâtre. Je lui demandai ce qu'il faisait.

« Je consulte le destin, qui a pris, comme vous savez, la forme bizarre de marc de café. Je veux savoir si la journée sera heureuse ou malheureuse. »

Cette occupation de mon portier me fit faire des réflexions aussi sérieuses que profondes.

Il y a pourtant des gens qui prétendent que nous vivons dans une époque de scepticisme et d'incrédulité! Les portiers croient au destin.

Je déployai mon journal, et le hasard me fit jeter les yeux sur la quatrième page.

Qu'y vis-je?

Quatre magiciennes, quatre nécromanciennes, quatre sorcières donnant leur nom et leur adresse au public.

Toutes les quatre prétendaient avoir succédé directement à mademoiselle Lenormand.

L'une révélait l'avenir par l'inspection des lignes du front, l'autre par l'inspection des lignes de la main; celle-ci employait les cartes, celle-là usait du marc de café.

Comme les choses ont changé, pensai-je, depuis que les sorcières se réunissaient sur la bruyère et donnaient des consultations en plein vent! Autres temps, autres démons.

Maintenant les sorcières payent patente; elles ont de quoi faire des frais d'annonces; elles font concurrence au racahout des Arabes; bien plus, elles se font concurrence à elles-mêmes. J'ai vu des sorcières s'attaquer en contrefaçon, se plaindre d'abus de confiance, d'enlèvement frauduleux de clientèle. Le vol au destin!

Les sorcières se multiplient trop; on ferait bien d'en brûler quelques-unes.

Car enfin, l'ouvrier simple et laborieux, la jeune fille candide, tout ce monde de bonnes d'enfants, de cuisinières, de portières qui a foi aux rêves, qui croit aux dates heureuses ou malheureuses, aux nombres cabalistiques, les grisettes, les figurantes sont la proie des industrielles du destin. C'est sur la crédulité publique qu'elles spéculent. Je connais des sorcières qui mettent tous les mois à la caisse d'épargne.

Où diable l'économie va-t-elle se nicher!

Parlez-moi un peu du progrès, je vous prie! Vous inaugurez tous les jours des chemins de fer, chaque heure, chaque minute nous fait perdre de vue le passé; nous entrons à pleines voiles dans une mer de merveilles, tout est modifié, tout est changé. A force de m'entendre dire que nous vivons dans un monde nouveau, je finis par le croire, et en rentrant chez moi, je trouve sur la porte à côté de la mienne un écriteau où sont écrits ces mots: *Madame Saint-Victor, nécromancienne*.

Tout le monde croit maintenant à la sorcellerie; c'est à peine si, avec quelques esprits forts de ma connaissance, quand les portes et les fenêtres sont bien fermées, j'ose me moquer du sorcier de Tivoli.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* C'est par *la Juive* que madame Rossi-Caccia débute à l'Opéra; ses débuts auront lieu très-prochainement. Son engagement est fait, dit-on, pour deux ans. On ajoute que, pendant la première année, elle aura 5,000 francs par mois; et, pendant la seconde année, 6,000 francs.

* Mademoiselle Rachel s'est évanouie en scène, vers la fin d'une représentation de *Jeanne d'Arc*. La tragédie n'a pu être achevée; mais l'accident, heureusement, n'a pas eu de suite.

* Par suite du malheur qui vient de frapper mademoiselle Denain (cette actrice a perdu sa mère), le Théâtre-Français a dû suspendre pour quelques jours les répétitions d'*Un Notaire*, comédie qui changera de titre sur l'affiche.

ODÉON. — Nous sommes de beaucoup en retard avec le second Théâtre-Français, et nous sommes d'autant plus coupables que nous n'avons que des succès à enregistrer. *L'Ingénue à la cour*, comédie en cinq actes de M. Empis, est une œuvre littéraire, et, ce qui vaut peut-être mieux, intéressante: supérieurement jouée par Monjauze, Roger, Jourdain, Mauzin et la charmante Naptal, elle nous paraît destinée à fournir une longue et fructueuse carrière. S'il prenait fantaisie à M. Empis d'aller frapper à la porte de l'Académie, *l'Ingénue* con-

tribuerait peut-être plus que tout ce qu'il a produit jusqu'à ce jour à la lui faire ouvrir. — Le spirituel auteur du *Chevalier de Pomponne* nous a donné *l'Oncle de Normandie*, comédie en trois actes et en vers, qui nous a montré son talent sous un autre point de vue : si cette œuvre pèche par l'intrigue, au moins rachète-t-elle ce défaut par la finesse et la justesse des observations, la vivacité du dialogue, la vérité des caractères. L'oncle de Normandie est un rusé compère qui durant toute la pièce ne fait pas mentir le proverbe :

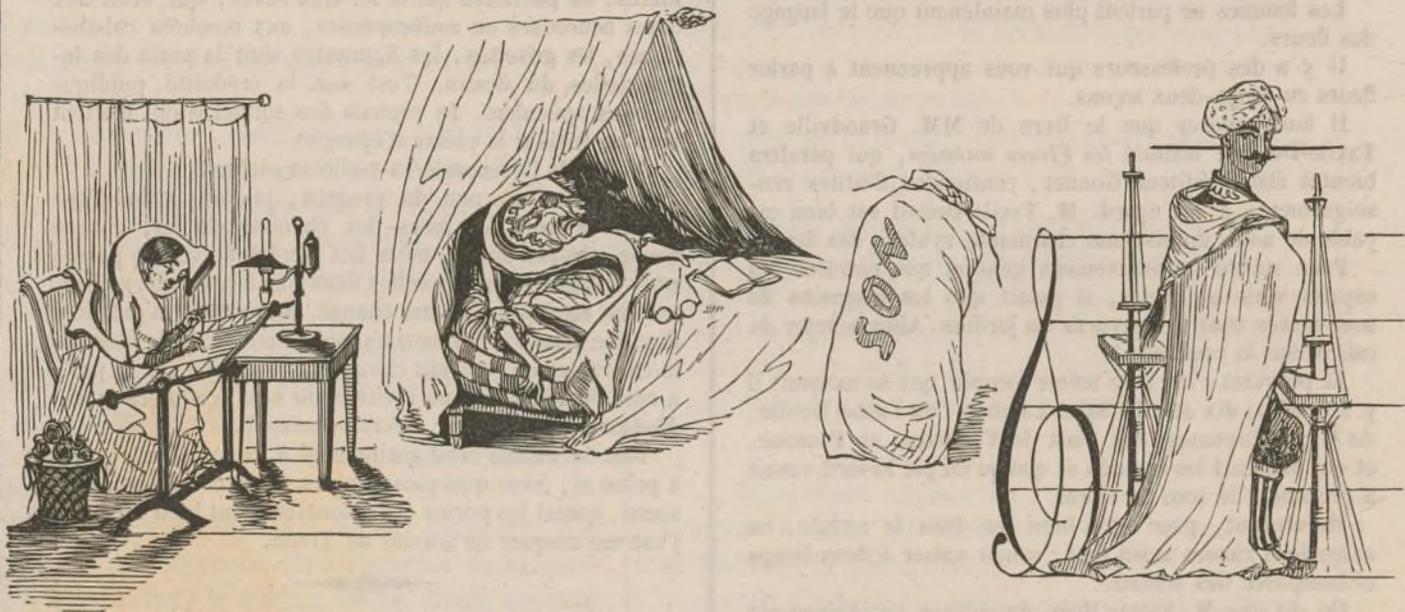
A bon chat de Paris, bon rat de Normandie.

A l'œuvre, M. Lafon, *sic itur ad astra!* M. Mauzin a été parfait. — *Les Touristes*, début d'un très-jeune auteur, M. Ernest Serret, ont été accueillis par les bravos unanimes d'une salle presque comble, chose, hélas! bien rare à l'Odéon. Sans partager complètement l'enthousiasme et les illusions des camarades de l'auteur, nous avons vu et entendu cette pièce avec plaisir : les vers

sont bien tournés, l'esprit de saillie y fourmille ; mais point d'intrigue, point d'action, absence complète, en un mot, de l'élément dramatique. Henri, qui remplit un rôle d'Anglais, a eu les honneurs de la soirée ; il y a chez cet acteur de la *vis comica*. — On dit beaucoup de bien d'une bluette qu'on prétend être à l'étude, intitulée *le Parc aux huîtres*. Le sujet serait une aventure très-piquante arrivée tout récemment dans un cabinet particulier du restaurant fashionable de la rue Montorgueil connu sous le nom de *Parc aux huîtres*. Nous raconterons cette aventure dans tous ses détails lorsque nous aurons à rendre compte de cette pièce.

* * On avait dit que l'architecte à qui M. Alexandre Dumas a confié la construction du théâtre Montpensier avait l'intention de conserver la façade de l'hôtel Foulon. C'est une erreur : la démolition de l'hôtel Foulon commence demain, et le théâtre que S. A. R. M. le duc de Montpensier a honoré de son patronage sera édifié dans un style monumental.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Laies ornent MANS large, MENTHE indique, E E font un trait, bonnet fait en pinte hure, DE, D cor.

(Les ornements largement indiqués font un très-bon effet en peinture de décor.)

Précis historique des **Ordres de Chevalerie**, DÉCORATIONS MILITAIRES ET CIVILES, reconnus et conférés actuellement par les Souverains régnants en Europe et dans les autres parties du monde. Orné de 406 planches dessinées sur des modèles officiels et représentant tous les Insignes, Plaques, Croix, Rubans, Colliers d'Ordre, etc., par JACQUES BRESSON, Chevalier de plusieurs ordres, Membre de diverses Académies et Sociétés royales des Sciences, Arts et Belles-Lettres, auteur de *l'Histoire financière de la France*. — Un fort volume grand in-8° jésus, imprimé avec le plus grand luxe sur papier superfin et avec des caractères fondus exprès. — Prix : en noir, relié à l'anglaise, avec des attributs en or, 50 fr. ; colorié et retouché à la gouache, même reliure, 120 fr. — Ouvrage terminé. — En vente : chez AUBERT ET C^{ie}, place de la Bourse, 29, à Paris.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Départs pour la campagne. Au moment de partir il faut songer à faire sa provision d'albums amusants pour distraire ses hôtes pendant les jours de mauvais temps. On trouve chez Aubert des collections de ce genre à tout prix, depuis 50 c. l'album jusqu'à 2 et 300 fr. On peut avoir une collection très-variée de genres, et composée de 8 ou 40 charmants recueils, pour 50 fr.

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Cravates mécaniques de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 12.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES 36, RUE DE VAUGIRARD.